

## Article

---

« La double abstraction structuraliste : essai de fondement d'une (socio)linguistique »

Jean-Pierre Paillet

*Cahier de linguistique*, n° 6, 1976, p. 55-84.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/800042ar>

DOI: 10.7202/800042ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

LA DOUBLE ABSTRACTION STRUCTURALISTE :  
ESSAI DE FONDEMENT D'UNE (SOCIO)LINGUISTIQUE

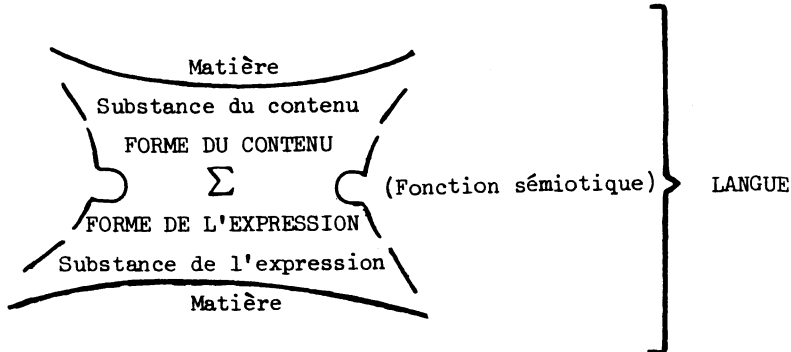
1. LE SCHÉMA DE HJELMSLEV

Nous examinons tout d'abord le schéma proposé par Hjelmslev pour l'organisation du langage, surtout parce qu'il représente une systématisation absolue des idées généralement répandues parmi les linguistes sous le nom de structuralisme. Les propositions suivantes résument ce schéma :

- a) Les énoncés systématiques d'une théorie concernent non des objets eux-mêmes, mais des relations entre objets appelées fonctions.
- b) La fonction centrale d'un langage (ou plus généralement d'une sémiotique) est la fonction sémiotique (c'est-à-dire, en gros, dans le cas du langage naturel, la relation entre le son et le sens).
- c) Comme toute fonction, la fonction sémiotique fonde deux grandeurs appelées forme de l'expression et forme du contenu.
- d) La forme de l'expression et la forme du contenu sont des systèmes, c'est-à-dire qu'elles sont entièrement décrites par un complexe de fonctions sans description intrinsèque. Ces deux grandeurs et la fonction sémiotique constituent le schéma de la langue.

e) L'utilisation d'une langue concrète implique que les formes de l'expression et du contenu sont réalisées — ou interprétées — dans une matière, à priori, amorphe, qu'elles organisent en substance.

Le tableau suivant résume ces propositions :



La fonction sémiotique apparaît dans ce tableau comme un ensemble de relation entre des objets de la forme de l'expression et des objets de la forme du contenu. Rien n'est dit sur la nature de la fonction sémiotique. Mais d'après la manière dont Hjelmslev propose d'étudier la langue, il apparaît qu'il conçoit ces relations entre objets de contenu et d'expression comme données une fois pour toutes et statiques. Cela est évident, en particulier, du fait qu'il distingue entre deux phases de l'analyse pour chaque forme : la première phase consiste à analyser des objets en corrélation avec des objets de l'autre forme (les plérèmes). Il y a une limite à cette phase de l'analyse, limite atteinte lorsqu'il n'est plus possible d'analyser les plérèmes obtenus en plérèmes plus petits. La seconde phase commence alors, qui consiste à représenter les distinctions entre ces plérèmes minimaux en termes d'unités purement distinctives (c'est-à-dire qui n'entrent pas en corrélation avec des unités de l'autre forme), les cénèmes. Il est facile de voir que la division des unités linguistiques en plérèmes

et cénèmes présuppose l'existence de relations *a priori*, qui sont la propriété caractéristique des plérèmes. Cet aspect de la théorie de Hjelmslev se manifeste par le fait que nous pouvons la schématiser graphiquement par un croquis qui ne contient pas de référence aux sujets parlants. C'est là un aspect inattendu de l'approche "immanente".

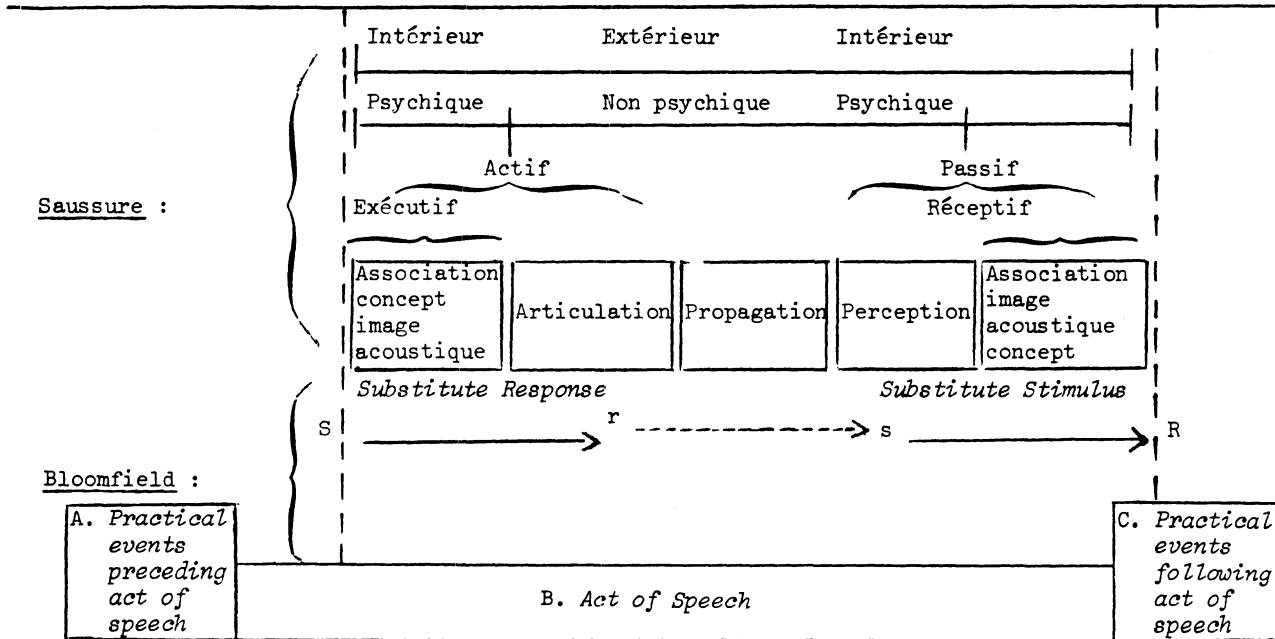
## 2. UNE CONVERSATION ENTRE SAUSSURE ET BLOOMFIELD

Une vue toute différente, apparemment, de la nature du langage, nous est présentée par Saussure et Bloomfield, fondateurs des deux grandes traditions que les linguistes de notre époque sont en train de fondre, progressivement, en un seul cadre de travail. Comme toute science se fonde sur des abstractions (que l'on veut fécondes) nous allons commencer par examiner les démarches abstractives de nos deux grandes figures. Les références principales sont : Bloomfield, *Language*, § 2.7-2.8, et Saussure, *Cours de linguistique générale*, introduction, chapitre III, p. 2.

Saussure : Pour trouver dans l'ensemble du langage la sphère qui correspond à la langue, il faut se placer devant l'acte individuel qui permet de reconstituer le circuit de la parole. Cet acte suppose au moins deux individus ; c'est le minimum exigible pour que le circuit soit complet. Soit donc deux individus, A et B, qui s'entretiennent.

Bloomfield : *Suppose that Jack and Jill are walking down a lane...* (Suit une discussion des diverses parties de l'acte de parole individuel, que l'on peut résumer dans le tableau suivant).

Bloomfield : *The working of the nervous system is not accessible to observation... Therefore the psychologist must resort to indirect methods of approach. One such method is experiment...* (Suit une discussion des difficultés rencontrées lorsqu'on cherche à mettre en corrélation l'activité de parole avec des parties spécifiques du système nerveux). *Physiologically, language is*

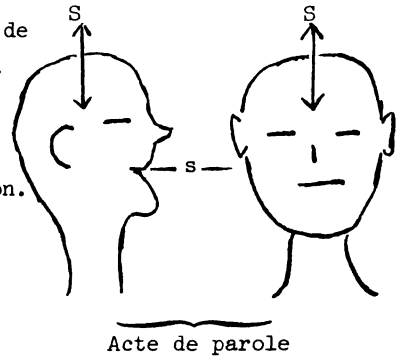


*not a unit of function, but consists of a great many activities, whose union into a single far reaching complex of habits results from repeated stimulations during the individual's early life.*

Saussure : Il faut ajouter une faculté d'association et de coordination qui se manifeste dès qu'il ne s'agit plus de signes isolés ; c'est cette faculté qui joue le plus grand rôle dans l'organisation de la langue en tant que système.

(Jusqu'ici, notons-le, Bloomfield et Saussure se sont occupés uniquement d'un acte de parole individuel. Leur perspective sur le langage peut être illustrée par le croquis suivant :

Le langage se manifeste par des actes de parole : processus dynamiques d'interaction entre individus en situation  
 s : son, véhicule de l'interaction  
 S : sens, effet global de l'interaction.  
 Mais retournons à Saussure)



Saussure : Mais pour bien comprendre ce rôle, il faut sortir de l'acte individuel, qui n'est que l'embryon du langage, et aborder le fait social.

Bloomfield : *Another way of studying human responses is to observe them in the mass. Some actions are highly variable in each person, but fairly constant in large groups of persons... A detailed study of this kind would tell us a great deal, especially about the changes that are constantly going on in every language. However, there is another and simpler way of studying human actions in the mass : the study of conventional actions. Large groups of people make up all their utterances out of the same stock of lexical forms and grammatical constructions.*

Saussure : Entre tous les individus ainsi reliés par le langage, il s'établira une sorte de moyenne : tous reproduiront — non exactement, sans doute, mais approximativement — les mêmes signes unis aux mêmes concepts.

Bloomfield : *A linguistic observer therefore can describe the speech habits of a community without resorting to statistics. Needless to say, he must work conscientiously and not try to excuse himself from this task by appealing to the reader's common sense...*

Saussure : Quelle est l'origine de cette cristallisation sociale ? Laquelle des parties du circuit peut être ici en cause ? Car il est bien probable que toutes n'y participent pas également... Si nous pouvions embrasser la somme des images verbales emmagasinées chez tous les individus, nous toucherions le lien social qui constitue la langue... En séparant la langue de la parole, on sépare du même coup : 1<sup>o</sup> ce qui est social de ce qui est individuel ; 2<sup>o</sup> ce qui est essentiel de ce qui est accessoire et plus ou moins accidentel.

### 3. LANGUE ET PAROLE

Ce petit dialogue imaginaire entre Saussure et Bloomfield a été extrait de leurs ouvrages principaux pour mettre en évidence deux traits. Tout d'abord le fait qu'on puisse ainsi imbriquer de longues citations de ces deux auteurs, sans leur faire violence, et en respectant l'ordre de leur exposé, est significatif. Il montre que, quelles que soient les différences de détail, la ligne de raisonnement de nos deux maîtres est sensiblement la même. Ils partent tous deux de l'acte de parole individuel, qui est le seul observable (cf. Saussure : "Si nous pouvions embrasser..." ; Bloomfield : "*The working of the nervous system is not accessible to observation*"). Ils acceptent tous deux

l'impossibilité de mener à bien une étude des productions individuelles, à cause de leur trop grande variabilité.

Ils indiquent tous deux que l'étude du grammairien est d'ordre statistique (cf. Saussure : "... une sorte de moyenne..." ; Bloomfield : *"observe them in the mass"*), puis passent ensuite à l'étape suivante des "conventions". L'autre trait mis en évidence par notre petit dialogue est la différence des orientations scientifiques de Saussure et de Bloomfield, sans doute due en grande partie à la différence des communautés scientifiques dans lesquelles ils travaillent. Pour résumer, nous pourrions dire que Saussure est épistémologue, sociologue et formaliste, alors que Bloomfield est méthodologue, psychologue et pragmatique.

La première différence (épistémologie/méthode) apparaît nettement : d'abord dans le tableau de la structure de l'acte de parole où Saussure dégage toutes les distinctions concevables, alors que Bloomfield se contente d'un schéma temporel plus simple ; ensuite dans leur réaction aux problèmes de l'étude linguistique que Saussure règle par des considérations logiques alors que Bloomfield s'intéresse avant tout aux méthodes d'étude.

La seconde différence apparaît surtout dans le fait que Saussure ne considère l'acte individuel que comme "l'embryon du langage", alors que Bloomfield ne se prononce pas sur ce point, se contentant d'examiner les phénomènes psychologiques impliqués dans l'acte de parole.

La troisième différence, qui est en partie dérivable des deux premières, est celle qui nous arrêtera ici. On voit une manifestation de cette différence vers la fin du dialogue. Saussure, ayant parlé de la "moyenne" qui s'établit dans une communauté linguistique, cherche à l'assigner à un terme particulier du "circuit de la parole", isolé des autres par les dichotomies formelles qu'il a pratiquées auparavant. Bien sûr, il indique que cette moyenne n'est qu'approximative et "n'existe parfaitement que dans la masse". Mais il oublie bien vite



cette restriction et introduit les deux distinctions qui concluent notre petit dialogue : individuel/social et accessoire/essentiel.

Bloomfield n'établit pas de telles dichotomies logiques. Après avoir observé l'impossibilité d'étudier chaque acte de parole séparément, il suggère l'utilisation de la statistique. Puis il observe que, si le domaine à étudier est suffisamment standardisé, on peut se servir d'un raccourci : l'étude des actions conventionnelles, qui consiste à aller droit aux tendances centrales que l'on pourrait découvrir par une étude statistique, et à négliger les déviations normales par rapport à ces tendances centrales. Il est à noter que des deux dichotomies introduites par Saussure, seule la première (individuel/social) apparaît chez Bloomfield, et encore indirectement, comme une affaire de méthode. Chez Saussure, au contraire, la langue apparaît épistémologiquement comme le fondement de la communication linguistique, même si elle n'est observable qu'à travers les actes de parole. D'où l'introduction de la seconde dichotomie (accessoire/essentiel).

Depuis le temps de Saussure, nous considérons qu'une langue est un système "où tout se tient" selon le mot de Meillet, et où les unités sont spécifiées en terme de relations : les réalisations individuelles de ces unités sont considérées comme accessoires, par une identification des deux dichotomies qui "définissent" la langue. Certains linguistes se sont sentis mal à l'aise devant cette identification qui, par ailleurs, engendre des paradoxes, par exemple dans la considération du changement linguistique (c'est précisément dans ce contexte que Meillet introduisait sa formule !). Si la langue est un système d'unités discrètes entièrement définies par leurs relations mutuelles, il s'ensuit que :

- a) les relations mutuelles devraient permettre à chaque locuteur de préserver les unités, quel que soit le médium de leur réalisation (accessoire) ;

b) tout changement de la langue doit être l'apparition ou la disparition d'une relation et devrait apparaître comme un saut fini.

Mais le changement linguistique apparaît continu dans l'ensemble et semble avoir son point de départ dans un changement de réalisation des unités. Bien des linguistes ont suggéré des solutions possibles pour ce paradoxe et, de fait, la première allusion se trouve chez Saussure dans la distinction entre *langue* et *parole* : les changements de la langue commencent dans la parole et s'institutionnalisent quand ils sont adoptés par un nombre suffisant de locuteurs.

Il semble qu'il y ait un *non-sequitur* dans cette explication. Si la langue est un système commun qui guide l'activité individuelle de parole, cette activité devrait avoir une variation aléatoire dans les limites imposées par la langue, et le résultat global ne devrait pas dévier de la moyenne. La question de la relation entre langue et parole est ainsi source de difficultés que plusieurs ont cherché à résoudre en examinant les deux concepts impliqués. Coseriu passe en revue ces analyses dans *Sistema, Norma y Habla*. Nous retiendrons ici deux aspects importants :

a) Coseriu insiste sur le fait que le seul point de départ doit être "la réalité concrète du langage, c'est-à-dire l'acte de parler" (*el hablar*). Ceci implique que les distinctions que nous faisons ne distinguent pas diverses réalités mais nécessairement divers points de vue sur la même réalité, "divers degrés de formalisation de la même réalité objective".

b) Coseriu distingue aussi deux critères binaires implicites dans les distinctions de Saussure et sur lesquels les auteurs ont mis l'accent chacun à leur manière. Il ne considère ni possible ni désirable d'identifier les oppositions concret/ formel et activité/produit (ou individuel/interindividuel)

sous-jacentes à l'opposition langue/parole : la langue serait le domaine des faits formels et interindividuels, et la parole celui des faits concrets et individuels. Si nous considérons les deux oppositions comme indépendantes, nous avons deux autres types de faits à considérer : formels et individuels d'une part, concrets et interindividuels d'autre part. Considérant le second, Coseriu sent le besoin d'un nouveau concept, envisagé aussi par Brøndal et Hjelmslev, celui de la norme. Utilisant quelques exemples, il insiste sur le fait que bien des traits de la parole d'une communauté sont redondants du point de vue du système tel que nous (les linguistes) l'envisageons, mais sont toutefois caractéristiquement présents dans le comportement linguistique des membres de la communauté. Comme il le fait remarquer, les linguistes éprouvent le besoin, la plupart du temps, de spécifier ces traits dans leurs descriptions.

#### 4. NORME

Il me semble intéressant d'examiner la relation entre le système et la norme de parole. Les linguistes ont toujours considéré la norme comme conditionnée par le système, ce qui est une position raisonnable si on attribue une existence réelle au système comme tel (où qu'il soit situé).

Nous poserons ici la question inverse : si nous ne faisons aucune hypothèse sur l'existence "concrète" d'un système, mais acceptons pour le moment l'objectif de trouver une structure algébrique d'oppositions qui nous aide à classer les faits de parole, quels types d'opérations sont nécessaires ? (Ceci n'est pas une question purement académique puisqu'elle est en fait essentielle pour toute simulation artificielle du langage).

Pour répondre à cette question, il faut garder à l'esprit la distinction entre les processus actifs dans les sociétés humaines —

qui produisent les langues telles que nous les connaissons et sur lesquelles nous reviendrons plus loin — et les procédures d'analyse par lesquelles les linguistes cherchent à cerner les aspects essentiels du fonctionnement du langage. Nous pouvons alors voir l'activité des linguistes de la manière suivante.

Si tout d'abord nous acceptons que les données du linguiste se trouvent dans les actes de parole individuels des locuteurs (et peut-être dans certains types de jugements portés par les locuteurs sur des actes de parole), nous devons admettre que les autres concepts utilisés par le linguiste impliquent certains types d'abstraction par rapport à ces données. Le schéma abstraktif de Bühler, analysé par Coseriu, introduit les distinctions individuel/social et concret/formel (voir p. 63). Il nous faut donc, pour atteindre ce que Saussure appelait la langue, procéder à deux types d'opération. Nous pouvons essayer d'extraire les systèmes formels correspondant au comportement communicatif de chaque individu d'un groupe pour les comparer ensuite et construire un système interindividuel les englobant tous. C'est à peu près le schéma d'opérations prévu dans le cadre proposé par Hanslieb. Toutefois, il me semble que nous négligerions ainsi un pas important, à savoir, celui qui traite des variations de la parole d'un individu. L'extraction des traits caractéristiques d'un individu me semble être de la même nature que l'extraction du système d'une communauté à partir de ceux de ses membres. S'il en est ainsi, nous devrions considérer la possibilité de rechercher la norme d'un individu avant de considérer son système (ainsi que l'indique Coseriu, *ibid.* p. 96).

Ainsi la généralisation abstractive qui produit les faits de norme intervient-elle lorsque nous considérons des régularités couvrant non seulement plusieurs individus, mais même plusieurs actes de parole du même individu. Ce qui caractérise cette généralisation n'est pas son cadre social mais sa nature statistique. La norme décrit ce à quoi nous pouvons nous attendre quant aux événements de parole dans

un domaine donné, que ce domaine soit restreint à un individu ou qu'il s'étende à une communauté ou même à l'espèce humaine.

Une exploitation systématique de cette abstraction apparaît dans les *Principes de phonométrie* de Zwirner et Zwirner. Entre autres particularités, une telle étude implique que toutes les variantes d'unités linguistiques soient traitées sur un pied d'égalité, c'est-à-dire que la dichotomie accessoire/essentiel ne s'applique pas à cette étude.

Il existe un domaine où l'étude statistique a quelque succès : c'est la stylistique. En stylistique, on cherche à caractériser le comportement linguistique d'un auteur dans des circonstances très spéciales. Ces circonstances mènent la plupart du temps à un corpus fini qui est aisément soumis à l'analyse statistique. À l'opposé de la tendance à se conformer à une norme, nous trouvons plusieurs tendances idiosyncratiques, qui marquent un individu ou un sous-groupe. Le concept éluif de style semble être fondé sur l'observation de ces tendances. On remarquera ici qu'il n'y a pas d'opposition entre la notion de style et celle de norme : le style étant lui-même fondé sur (ou au moins caractérisable par) la norme statistiquement observable d'un individu ou d'un sous-groupe. On a souvent proposé de caractériser le style comme une déviation par rapport à la norme. On peut objecter à cela que toutes les déviations ne sont pas stylistiques : seules le sont les déviations "régulières". Étant régulières, ces "déviations" font, en fait, partie de la norme d'un individu ou d'un sous-groupe. Elles représentent simplement la mesure dans laquelle cet individu ou sous-groupe pris comme échantillon n'est pas représentatif de la population entière. Il apparaît, comme on peut s'y attendre dans toute population, que divers sous-groupes présentent des tendances centrales différentes pour chaque variable. Lorsque nous augmentons la taille de l'échantillon, depuis un individu jusqu'à la population totale, nous notons deux phénomènes : d'une part, les

tendances centrales se rapprochent de celle de la population totale, comme on doit s'y attendre ; d'autre part, aspect très important, les mesures de déviation par rapport à ces tendances centrales augmentent (en d'autres termes, les valeurs des variables sont moins nettement concentrées) ; ceci peut se produire de deux façons : soit que la distribution des valeurs est plutôt plate, soit qu'il y a plusieurs maxima locaux (distributions multimodales).

## 5. SYSTÈME

L'autre type d'abstraction apparaît lorsque nous cherchons à établir le système (fonctionnel) d'une langue. Ceci consiste à établir des relations caractéristiques entre les normes établies statistiquement. C'est à ce stade qu'intervient le principe de commutation — ou ses analogues. Nous cherchons alors, non plus tellement à représenter des régularités présentes dans les actes de parole, mais plutôt à établir la "pertinence" des régularités déjà observées. Depuis Saussure (et même avant dans certains domaines) cette pertinence a été représentée comme un système d'oppositions qualitatives entre des unités qui ont deux caractéristiques. Premièrement, seules leurs relations sont importantes ; deuxièmement (et partiellement en conséquence) leur représentation concrète peut être très valable.

Considérons à nouveau ce qui se passe dans une étude linguistique. L'outil principal du linguiste travaillant "sur le terrain" est l'"élicitation", qui comporte deux aspects. D'une part on enregistre la production de l'informateur qui donnera au linguiste une estimation de sa norme de production. L'autre aspect est bien plus puissant : on vérifie, avec l'aide de l'informateur, l'acceptabilité de certaines productions et on élimine de la base de données ce qui est ressenti comme idiosyncratique (non seulement les "erreurs" de parole, mais aussi les manières particulières, etc.). Ce faisant, le linguiste s'appuie sur la connaissance qu'a l'informateur de la norme

de son groupe. Le problème se pose alors de déterminer l'extension de ce groupe puisque, comme nous l'avons vu, les tendances centrales et les mesures de déviation dépendent à la fois de la position du groupe considéré et de sa taille relative dans la communauté linguistique que le linguiste cherche à décrire. On doit donc se demander non seulement si l'informateur est fiable, c'est-à-dire "sait" sa langue, mais encore quelle est la langue que sait l'informateur. D'habitude, le linguiste vérifiera ce qu'il trouve à l'aide d'un autre informateur et corrigera ainsi les "fautes évidentes" du premier travail.

Ce qui ne sera pas corrigé, par contre, c'est la déficience inhérente à la méthode de recherche. Comme nous l'avons noté plus haut, plus le groupe linguistique considéré est vaste, moins les valeurs des paramètres se concentrent nettement autour des tendances centrales. Lorsque le linguiste cherche à donner une caractérisation discrète et qualitative, il lui faut obtenir des réponses par oui ou non. Il s'ensuit que le linguiste ne peut caractériser que les aspects pour lesquels il y a une nette concentration autour d'une valeur centrale, et doit laisser de côté tous les traits dont la distribution est trop plate pour être présente à la conscience linguistique des informateurs.

Notons que le linguiste aurait avantage à étudier la norme d'un individu, dont les tendances sont définies beaucoup plus clairement. En un sens, un idiolecte est plus près d'avoir une structure discrète que le dialecte d'un groupe entier. Ainsi on peut dire que les objectifs du linguiste qui travaille avec un informateur sont contradictoires : il recherche un système discret de tendances centrales qui est isolable pour chaque individu, mais qui, comme tel, n'est pas assez représentatif du groupe dans son ensemble. Par contre, ce qui est représentatif du groupe n'est pas toujours (en fait très rarement) connu de chaque individu du groupe et donc ne peut être atteint par les méthodes de travail habituel : seule pourrait réussir dans ce domaine une analyse statistique complexe, semblable à celle que

réalisent intuitivement les individus, constamment en train de modifier leur connaissance de la langue.

Dans les cas où on peut obscurément percevoir une tendance, le linguiste a recours à des principes externes pour prendre une décision. Il y a longtemps que Y.R. Chao a discuté le problème des systèmes phonémiques. En général l'objectif d'une description linguistique est de rendre compte de toutes les propriétés observables, au moyen de règles de "redondance", à partir d'un nombre aussi petit que possible de propriétés de base. Il est évident que la distinction entre les propriétés de base et les autres, "redondantes", est un artifice de la description. En effet, dans la pratique du langage, on observe que tout élément peut apporter de l'information, et que par contre presque aucun n'est indispensable. Ainsi donc, il n'y a pas de justification théorique pour séparer les éléments essentiels au système des autres, qui ne seraient selon Coseriu qu'affaire de norme. Il me semble au contraire que tout, dans la pratique du langage, est affaire de norme, et que le système tel qu'on l'envisage en linguistique structurale est un artefact de notre style de recherche. Par exemple, une analyse phonologique du français caractérisera /r/ comme la seule vibrante du système, et le reste de sa description phonétique sera considéré redondant. Il est toutefois connu que l'effet du /r/ sur les voyelles adjacentes est suffisant pour permettre de le reconnaître, de telle sorte que la réalisation accidentelle du segment lui-même comme [w] ou [ɹ], non seulement n'empêchera aucunement le succès de la communication mais sera même spécifiquement détectée comme une déviation par rapport à une norme.

Le linguiste structuraliste lui-même considère souvent la norme comme plus importante que le système. Par exemple, quand Martinet parle des changements dans les systèmes phonologiques, les variantes contextuelles des phonèmes (qui peuvent apparaître comme les modes d'une distribution multimodale) jouent un rôle très important. La



symétrie des systèmes phonologiques, elle aussi, dépend souvent de la prise en compte de telles variantes.

Une caractéristique essentielle de l'abstraction structuraliste est que les objets pris en considération sont les tendances centrales (ou "moyennes") des distributions statistiques : les mesures de déviation sont ignorées. Cela signifie, théoriquement, que toutes les distributions, qu'elles soient concentrées ou diffuses, seront traitées également. Pratiquement, on n'opère pas cette seconde abstraction à partir de statistiques préalablement établies, mais, comme le dit Bloomfield, par repérage des conventions de comportement. En conséquence, les distributions les plus diffuses sont ignorées, et le degré de précision dans la description dépendra de la finesse de l'observation (cf. notion de délicatesse chez les linguistes britanniques).

La langue apparaît donc comme un système algébrique parce que les linguistes la construisent ainsi. La pratique du langage n'apparaît pas comme un système algébrique, mais plutôt comme un complexe de distributions reflétant le "*single far-reaching complex of habits*" dont parle Bloomfield. Il est intéressant de noter qu'une conversation entre Saussure et Bloomfield aurait peut-être suffi à clarifier ce point.

## 6. COMMUNAUTÉS ET STRUCTURES

Supposons qu'un linguiste réussisse à caractériser la norme d'un individu, dans une étude de type stylistique. Rien ne l'empêche alors de pratiquer la seconde abstraction et d'établir une grammaire structurale de cet individu. On peut même considérer un filtre de grammaires, allant des grammaires de chaque individu à celle de la communauté linguistique toute entière. Chacune serait abstraite des descriptions statistiques obtenues à partir de bases de données de plus en plus vastes, depuis le corpus des productions de chaque individu jusqu'à celui résultant de l'amalgame de toutes les productions de la communauté étudiée. En fait, rien n'empêche d'aller plus loin et de consi-

dérer des grammaires aréales, applicables à toute une *Sprachbund* ou à toute une famille génétique.

C'est un peu ce que l'on aperçoit dans les développements récents de la grammaire générative, qu'il s'agisse des études historiques ou des études sociolinguistiques. Il faut toutefois examiner le fondement théorique de ce développement.

Chomsky introduit, dans le cadre de la grammaire générative, la dichotomie compétence/performance. Il semble, au premier abord, qu'il s'agisse là de la même dichotomie que langue/parole. Mais nous avons vu que celle-ci est en fait complexe. On pourrait l'analyser en parole/norme et norme/langue, le terme moyen étant lui-même variable avec la base de données, depuis la norme idiolectale (ou même la norme d'un style particulier dans un idiolecte) jusqu'à la norme communautaire.

Chomsky considère qu'une grammaire générative doit rendre compte de la compétence d'un "locuteur/auditeur" idéal, dans une communauté linguistique complètement homogène (*Aspects of the Theory of Syntax*, chap. I<sup>er</sup>). Par ailleurs, la compétence est la connaissance que le locuteur/auditeur a de son langage, et la performance est une réflexion directe de la compétence dans les conditions suivantes : connaissance parfaite du langage, indépendance des limitations de mémoire, distractions, changements d'intérêts et d'attention, erreurs d'application de la connaissance linguistique. À la réflexion, il apparaît que les deux points mentionnés font d'une grammaire générative une caractérisation de la norme communautaire, plutôt que de la langue. Car Saussure voyait la langue comme l'ensemble des éléments de base à partir desquels l'activité coordinatrice et exécutive des locuteurs pouvait produire des objets linguistiques.

Ainsi, la structure "*item and process*", utilisée dans la grammaire générative, représente bien l'ensemble de la seconde abstraction. Les éléments de base (*items* ou règles) sont arbitrairement choisis, avec pour seule obligation de rendre compte des objets linguistiques

normalement observables dans une communauté. Pour que la description de la norme soit complète, toutefois, il faut qu'on puisse calculer la distribution des probabilités de ces divers objets, et c'est là que les poids de probabilités attachés aux règles par certains sociolinguistes trouvent leur justification.

Il faut toutefois garder à l'esprit qu'épistémologiquement, c'est le complexe de distribution probabiliste des objets linguistiques qui est premier, et que l'ensemble fini de règles représente une abstraction de second ordre. En particulier, il peut être vain de chercher une grammaire générative qui caractérise une "communauté linguistique" si les distributions relatives à certaines sous-communautés sont trop divergentes. C'est en particulier ce qui peut se passer si l'usage change progressivement, au point qu'une distribution qui était trop diffuse pour être prise en compte à l'instant A devient assez concentrée pour compter dans la grammaire à l'instant B. Au niveau d'abstraction de la grammaire, nous avons alors un saut fini, résultant en l'apparition ou en la disparition d'une règle. Le seuil à partir duquel cela se produit est affaire de délicatesse dans la description. Dans la théorie, toutefois, il ne devrait pas y avoir de différence entre ce cas et celui où la probabilité attachée à une règle change de manière continue. Ce qui précède peut, en fait, être considéré comme une reformulation (plus précise, peut-être) de l'idée de Jakobson que "la diachronie est dans la synchronie". On trouve aussi la même idée de base dans *l'Économie des changements phonétiques* de Martinet, avec cette différence que Martinet attribue à la structure algébrique une existence "réelle", plutôt que de la considérer comme une abstraction de linguiste. La question reste, naturellement, et s'il existe un rapport psychologique de la structure algébrique il serait désirable que le linguiste pratique ses abstractions dans un sens compatible avec les données psychologiques.

## 7. ANTINOMIES

Nous voyons aussi deux types d'activité dans le passage de la parole au système. L'activité du premier type est naturelle, en ce qu'elle est semblable à celle (en partie inconsciente) du locuteur lui-même, dans son apprentissage constant. Elle représente une certaine forme d'analyse statistique des valeurs de paramètres caractéristiques (dont les plus évidentes apparaissent dans l'organisation phonétique et syntaxique).

L'autre type d'activité peut être mis en question : il requiert de rendre les normes discrètes. Ceci n'est possible que pour les tendances suffisamment marquées, et les autres sont négligées. Le résultat est un système plutôt "maigre" dans lequel beaucoup est laissé à "l'initiative individuelle" (d'où la définition du style comme "choix fait parmi les possibilités offertes par le système" qui, du point de vue de la norme, est équivalente à celle notée plus haut, de "dévi-  
ation par rapport aux normes"). Mais le système lui-même est défini rigide-  
ment et ne suit pas le changement pratiquement continu de la norme.

Cette antinomie est indiquée clairement par Z.S. Harris dans *Mathematical Structures of Language*. Il est toujours possible d'imposer aux faits de norme un certain nombre de structurations élégantes de grand intérêt mathématique. Mais chacune d'elles ne s'applique qu'imparfaitement au langage, parce que la nature de celui-ci n'est pas d'établir des structures fermées comme celles des mathématiques.

Chaque fois que la norme présente une tendance vers un arrangement systématique, l'évolution du langage semble mener, non à une fermeture de la structure en question, mais, en quelque sorte, par inertie, à une extension analogique du système qui, à son tour, ouvre d'autres possibilités systématiques : les aspects systématiques du langage sont toujours loin d'épuiser la norme ; mais à cause de leur

proéminence ils guident la dérive de la norme, menant ainsi à de nouvelles perspectives systématiques de la langue. Ces considérations, en fait, suggèrent que le but déclaré de la linguistique structurale descriptive est impossible à atteindre.

Une des objections principales adressées par les grammairiens générativistes à leurs collègues d'autres tendances est qu'ils négligent l'aspect le plus important du langage : sa créativité. Selon eux, l'appareil formel de la grammaire générative permet une description ouverte aux possibilités créatives (*rule-governed creativity*), et le but des générativistes est de décrire la "compétence" des usagers de la langue. Comme tout corpus ne reflète au plus qu'un fragment de "performance", il serait erroné de vouloir en faire l'objet de la description. Ainsi, la "compétence" est par définition inaccessible à l'observation. Il faut la poser en hypothèse pour rendre compte des données immédiates, qui seront, dans ce cas, des jugements dus à l'intuition des usagers. Il nous faut toutefois tenir compte aussi de la variabilité et du manque de fiabilité de ces jugements. Une manière de le faire est de considérer que le "système parfait" n'est jamais réalisé dans un seul individu, mais représente un idéal dont chaque individu n'offre qu'une image imparfaite. La recherche de cet idéal nous amène ainsi à considérer une communauté que, comme tous les autres linguistes, on doit supposer homogène pour les besoins du travail.

Étant donné un certain nombre de faits expérimentaux, nous pourrions toujours arriver, par des abstractions et des généralisations convenables, à en présenter une description structurale. Toutefois, il est évident qu'aucune description de ce type ne peut épuiser un domaine (même restreint) d'une langue, si ce n'est que parce que toute description structurale consiste à énoncer des relations entre des tendances centrales, en ignorant les déviations locales qui peuvent faire apparaître "le système" sous un jour tout différent. Ainsi un traitement structural et descriptif d'un langage ne peut être exhaustif.

De fait, le désir d'exhaustivité est ce qui a mené bien des grammairiens du passé à ne pas se préoccuper des structures et à rassembler des masses énormes de petits faits sans relation apparente. Bien qu'il était évident, d'après la cohérence du comportement des usagers, que le langage n'est pas entièrement aléatoire, l'abondance et la complexité des exceptions les gênaient beaucoup dans leur recherche.

Toutefois, les idées structurales ont beaucoup d'attrait, parce qu'elles semblent offrir une explication des phénomènes et, en tout cas, nous font percevoir un plan dans le langage (cf. Whorf, *Language ; Plan and Conception of Arrangement*). Si nous désirons préserver l'aspect structural de la linguistique, nous pouvons décider d'abandonner soit l'exigence d'exhaustivité, soit celle de descriptivité. C'est là, en fait, la position prise, avec hésitation ou catégoriquement, par bien des linguistes. On peut interpréter ainsi la distinction saussurienne entre langue et parole. De même, la distinction entre compétence et performance nous mène dans cette direction. Toutefois, nous devrions ajouter que la compétence et le système qui la représente sont dissimulés non seulement par les limitations imposées à la performance des usagers, mais aussi par l'inertie des groupes sociaux en ce qui concerne le changement linguistique qui est l'origine de la plupart des exceptions telles que les archaïsmes, les analogies, etc. Il découle de cette remarque que l'"auditeur-locuteur idéal", non seulement ne serait pas limité dans sa performance (par exemple il serait capable d'enchâssement au 18<sup>e</sup> degré) mais aussi aurait un langage dépourvu d'irrégularités (par exemple, sans "règles mineures").

## 8. RÉOLUTIONS

Cette vue de la question mène à deux solutions possibles. L'une d'elles est proposée par Chomsky. Dans *Syntactic Structures*, il indique que l'on peut décider de construire une grammaire à partir des cas nettement tranchés (*clear cases*) et de laisser cette grammaire

trancher, dans les autres cas, la question de la grammaticalité de certains objets linguistiques. Autrement dit, Chomsky choisit de ne s'intéresser qu'à ce que Coseriu appelle le système. Des décisions semblables (quoique non identiques) ont été prises dans diverses écoles de grammairiens dans le passé (considérer par exemple les discussions sur la logique et l'usage au XVII<sup>e</sup> siècle ainsi qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle en Europe). Plus récemment, comme nous l'avons déjà noté, Z.S. Harris a examiné l'opposition entre systèmes mathématiques et usage linguistique.

Le terme d'usage nous ouvre la voie à une deuxième solution. Nous pouvons accepter l'adage que toutes les grammaires ont des fuites — dénotant par grammaire la construction d'un système. Nous sommes alors amenés à chercher les normes indépendamment de leurs positions dans un système, et d'accepter qu'une description puisse consister en plusieurs systèmes partiels qui ne sont pas nécessairement cohérents dans leur ensemble. Cette position a été défendue par bien des linguistes, de Sapir à Coseriu, et particulièrement par des linguistes britanniques.

Cette solution a toutefois de sérieux désavantages. Étant entièrement fondée sur l'observation de régularités statistiques dans les produits d'actes de parole, elle représente une approche purement "externe" de la faculté humaine de langage. Elle caractérise, avant tout, les tendances d'une communauté particulière, et nous apprend bien peu sur les propriétés du langage de l'espèce humaine en général. L'approche structurale permet au moins (et au mieux) de caractériser certains aspects universels présents dans les produits d'actes de parole.

Certains chercheurs ont suggéré que l'examen détaillé du comportement linguistique des bilingues (quelle que soit la langue qu'ils parlent au moment de l'observation) pourrait donner beaucoup d'indications sur les caractères de base, indépendants de la langue apprise, dans la communication linguistique humaine. C'est là une troisième

solution pour l'étude du langage, correspondant au troisième terme dans le titre de l'article de Coseriu. Toutefois, notons que Coseriu, comme structuraliste, se préoccupe avant tout d'établir le fondement de la linguistique structurale dans l'acte de parler (*el hablar*), de manière à pouvoir revenir à l'étude des normes et systèmes. Nous suggérons ici que seules des méthodes permettant une étude directe de *el hablar* nous renseigneront vraiment sur les facultés de communication de l'espèce humaine.

Nous nous trouvons ainsi en présence d'une vue de la linguistique impliquant trois niveaux métathéoriques, trois manières d'examiner le langage.

Les systèmes linguistiques sont des modèles très simplifiés des produits de l'activité de communication humaine. Ils sont obtenus par abstraction de discontinu à partir des normes linguistiques, qui sont des descriptions statistiques des mêmes produits dans une communauté donnée. Les normes, à leur tour, apparaissent comme les contraintes (propres à une communauté) imposées à l'activité de la faculté de langage humaine, qu'il faut étudier par d'autres méthodes. Il est bon de se rappeler, premièrement, que les individus ont toujours une connaissance partielle des normes, qui sert de base à leurs jugements linguistiques, et qui sert aussi de *feedback* à leur faculté de langage ; deuxièmement, que les modèles structuraux ou statistiques des produits doivent jouer un grand rôle pour distinguer entre les aspects locaux et les aspects généraux des propriétés recherchées dans l'étude directe de la faculté de langage.

En conclusion, il serait utile de réitérer la distinction entre théorie et description, chère à Halliday, entre autres. Toutefois, la forme proposée ici pour la théorie est peu orthodoxe. Il serait désirable, apparemment, d'avoir une théorie probabiliste de la structure du langage, dont on puisse faire découler :



- premièrement, certaines lois de la dérive linguistique concernant les directions du changement linguistique, les conditions de stabilité pour une communauté linguistique, et autres propriétés diachroniques, comme l'interaction entre communautés.
- deuxièmement, certaines lois sur l'acquisition d'un langage, par les enfants ou les adultes ; cette acquisition se fait, dans les circonstances usuelles, à travers la parole, et implique que l'acquisition des normes est logiquement antérieure à celle du système.
- troisièmement, un cadre théorique pour la description qui pourrait ressembler à ce que Halliday appelle *Categories of the theory of grammar*. Dans ce cadre théorique, il devrait y avoir une provision expressément pour le passage des distributions probabilistes aux unités discrètes, avec divers degrés de délicatesse dans la prise en compte des distributions les plus diffuses (qui peuvent se trouver être les traits à venir pour le langage de demain).

## 9. ONTOGENÈSE ET VARIABILITÉ

Je pose ici, comme point de départ de la réflexion, que les mécanismes de la parole (et de l'écoute) ont une base génétique, et que seuls les traits particuliers à chaque langue (ou valeurs particulières des paramètres) sont transmis par la culture. Il s'ensuit que les différences entre individus qui parlent "des langues différentes" ne sont distinctes que quantitativement de celles entre individus qui parlent "la même langue". En fait, chaque individu a un ajustement particulier du mécanisme linguistique, et "parler la même langue" revient seulement à avoir des ajustements relativement proches.

Nous pouvons à présent considérer ce qui se passe pendant l'acquisition d'une langue. Si nous avons tous le même mécanisme linguistique (que Saussure appelait "faculté de langage"), nous avons deux tâches à accomplir pour acquérir une langue. L'une est d'apprendre le voca-

bulaire (nous savons que c'est la partie la plus difficile et la plus liée à la culture). L'autre est de réajuster notre mécanisme linguistique pour de nouvelles valeurs des paramètres. Comme les valeurs varient parmi les interlocuteurs de celui qui apprend la langue, celui-ci prend en compte non une valeur mais plutôt une tendance centrale et une mesure de déviation. Son acquisition prend ainsi une allure statistique. Bien des exemples montrent que cette évaluation statistique s'applique non seulement à ce que les linguistes considèrent comme pertinent, mais à tous les détails de la langue acquise.

On peut voir aussi que cette évaluation statistique est nécessaire : un étudiant qui n'a pas de problèmes avec son seul interlocuteur, l'instructeur de langues, est réduit à quia quand il rencontre les normes, même légèrement différentes, d'autres individus. Finalement, on peut voir que ce processus se poursuit toujours, même chez ceux qui "savent" la langue. Chacun de nous, dans sa propre communauté, est à l'écoute non seulement des messages transmis par les autres, mais aussi de leurs caractéristiques linguistiques. La conséquence la plus importante de cette écoute est la révision constante de nos normes de production : nous ajustons notre production à celle de ceux qui nous entourent, comme il apparaît clairement dans les situations diglossiques, par exemple.

On peut suggérer que l'information portée par les énoncés a une densité constante, distribuée entre deux types. Le premier correspond à ce que nous appelons le sens d'un énoncé. Mais il y a un autre type d'information (incluant ce que Bühler appelle les fonctions expressive et appellative) qui concerne le fonctionnement même du mécanisme linguistique. Placé dans une communauté complètement étrangère, un individu, évidemment, ne reçoit que très peu d'information du premier type. Le fait qu'il apprend la langue (et même remarquablement vite) montre qu'il reçoit beaucoup d'information du second type. Nous avons suggéré qu'il continue à recevoir cette information tout le temps,

mais que la densité de celle-ci diminue au fur et à mesure qu'il est capable de recevoir l'information "de sens".

Nous avons indiqué précédemment qu'il y a de bonnes raisons de penser que le langage d'un individu varie constamment sous l'effet de *feedback* produit par sa réévaluation constante des normes du groupe où il évolue. Le mécanisme de cette réévaluation est relativement simple dans son ensemble si nous acceptons le postulat que l'individu a une certaine connaissance des normes. Nous sommes encouragés à accepter ce postulat par l'observation que l'individu réagit à une expression ou à un contenu déviants à peu près de la même manière qu'il réagit à un comportement culturel déviant (ce que E.T. Hall appelle "*the informal mode*", dans *The Silent Language*).

Il est alors légitime de supposer que le même individu incorpore chaque production linguistique dont il est récepteur ou témoin dans son évaluation intuitive des normes. Nous avons aussi quelques indications suggérant qu'il tendra à ajuster ses propres productions par rapport à ces normes constamment réévaluées. Il est naturellement très important de se rappeler que l'ajustement ne va pas nécessairement dans le sens d'un rapprochement. Bien des facteurs sociaux et psychologiques sont pertinents à ce processus, et ont fait l'objet de généralisations (sous les termes de prestige, identité de groupe, etc.) remontant aux remarques de Saussure sur "l'esprit d'intercourse et l'esprit de clocher".

Ce point de vue permet de rendre compte des jugements d'acceptabilité ou même de bonne forme dont sont capables les usagers d'une langue (même au sujet de leurs propres productions quand celles-ci sont déviantes). Pour rendre compte de jugements plus complexes, tels que ceux que Chomsky examine dans *Language and Mind*, un ajustement intuitif et inconscient par rapport à des normes ne semble pas suffisant. Il semble que ces jugements soient le produit d'une activité de réflexion consciente au sujet des normes connues. En ce sens, elles

procèdent d'une "linguistique naïve" qui est plus proche de l'activité d'observation et de systématisation du linguiste que de l'activité spontanée d'usage du langage. Il n'est pas garanti que toute personne capable de langage soit capable d'une telle activité : en fait le travail avec des informateurs enseigne vite que ceux-ci présentent de grandes disparités de ce point de vue, et qu'il faut distinguer entre les "bons informateurs" (qui, dans la plupart des cas, se sont déjà livrés à la réflexion sur leur langage) et les moins bons qui, quoique très capables de jugements d'acceptabilité et de bonne forme, n'ont aucune conscience ou connaissance de relations linguistiques plus élaborées. Il se peut que la connaissance explicite ou implicite de celles-ci, dans les langues maternelles des linguistes occidentaux, soit un artefact de la culture gréco-occidentale qui met l'accent sur l'analyse logique du langage et ne soit pas essentielle à la faculté de langage comme telle.

Celle-ci apparaît alors, non comme la faculté théorisante innée, dont parle Chomsky, qui permettrait à l'enfant de se construire une grammaire à partir d'échantillons très imparfaits, mais plutôt comme un cas particulier des facultés cognitives reconnues dans d'autres domaines, d'association, d'évaluation de normes et de généralisation. En d'autres termes, le langage serait exactement, selon le mot de Sapir, "la manifestation sonore de la faculté humaine d'opérer sur des symboles" — si nous acceptons qu'un symbole est une norme partielle caractéristique d'un ensemble cognitif complexe — si ceci est admis, on verra immédiatement que la différence entre l'ontogenèse du langage, chez un enfant, et sa variabilité subséquente chez un adulte, n'est que quantitative : elle résulte simplement de la réduction dans la flexibilité des structures organiques impliquées. Les développements rapides et spectaculaires dans le comportement verbal d'un enfant forment un contraste frappant, mais purement quantitatif, avec les fins ajustements de comportement chez l'adolescent ou l'adulte. Plutôt qu'un passage

d'une phase d'acquisition à une phase fixe, il s'agirait d'une décroissance exponentielle du taux d'apprentissage, ou plutôt d'adaptation au milieu.

On peut suggérer un modèle de cette adaptation, inspiré de la théorie cinétique des gaz. L'interaction entre deux particules d'un fluide (en équilibre macroscopique) est d'autant plus spectaculaire que les caractéristiques mécaniques (masse et vitesse) des particules sont différentes. Lorsque deux particules de masse et vitesse presque égales interagissent, la modification des propriétés de chacune devient imperceptible. Supposons que nous introduisions une particule A au repos dans un fluide ayant un mouvement macroscopique uniforme, les propriétés de A varieront très rapidement dans les premiers instants pour converger progressivement en probabilité vers la moyenne statistique des particules du fluide. Au fur et à mesure que la particule se rapproche de la moyenne, le taux de convergence décroît exponentiellement (parce que la modification des propriétés est en moyenne proportionnelle à l'écart par rapport à la norme).

Dans le cas de l'interaction linguistique, les propriétés impliquées sont évidemment bien plus nombreuses que les degrés de liberté des particules d'un fluide. Mais nous pouvons penser que le modèle est conceptuellement valable. Chaque individu, traité comme une "particule linguistique" apparaît converger en probabilité vers la moyenne statistique, ou norme, du groupe. Le modèle peut ainsi rendre compte, non seulement de l'"acquisition permanente" du langage, mais aussi de la "dérive linguistique" chère à Sapir autant qu'à l'école de Prague. Si le groupe n'est pas dans un état stable, au départ, ou si cet état stable est perturbé, la norme linguistique du groupe est elle-même variable, par interaction interne des particules linguistiques. De plus, les particules linguistiques possèdent des propriétés que n'ont pas les particules physiques, en ce qu'elles participent à la fois à plusieurs systèmes. Nous avons noté plus haut l'importance

des facteurs sociaux et psychologiques dans la détermination de l'effet produit par une interaction linguistique donnée. L'évolution des caractères sociaux et psychologiques peut être comparée à un changement des propriétés de masse et de charge électrique ou magnétique, que la théorie cinétique des gaz classique considère comme constants en première approximation. Un système linguistique qui était en équilibre macroscopique stable dans des conditions psychosociologiques données ne l'est pas lorsque ces conditions changent, parce que l'effet moyen des interactions individuelles n'est plus nul : une nouvelle dérive est commencée.

Finalement, un changement linguistique peut, comme un changement d'état physique, résulter de perturbations extérieures au système (*v.g.* mouvement d'un piston dans un cas, changement écologique ou technologique dans l'autre) qui modifie cette fois, non les processus d'interaction entre particules, mais les conditions (fréquence, intensité) de ces interactions.

Un autre point important doit être noté. Les communautés linguistiques sont analogues, non à des systèmes isolés, mais à des sous-systèmes reliés les uns aux autres par des interactions lâches. Les agents de ces interactions sont des particules linguistiques qui ont la capacité d'interagir avec des particules appartenant à divers sous-systèmes, autrement dit des individus multilingues ou polyglottes. À travers ces individus, certaines influences passent d'un sous-système dans un autre et peuvent, soit être absorbées en un changement "réversible", soit déclencher des changements irréversibles qui modifient profondément l'aspect général du sous-système affecté.

De cette esquisse d'une théorie statistique de la variabilité linguistique, il ressort que le mécanisme de base se trouve dans les interactions individuelles. Pour comprendre comment le langage

est acquis, se stabilise, varie à travers l'espace et le temps, il nous faut comprendre avant tout comment deux individus en interaction linguistique se modifient réciproquement.

Jean-Pierre Paillet  
Université Carleton